Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 47

Artikel: Du tac au tac
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-218346

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 31.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Entendu, dans vingt minutes j'y serai !

Voyez-vous les têtes de la bande quand Tisane leur raconta cela ! Je crois bien qu'on les entendait rire depuis Morges ! In petto, Henri des Bains fut baptisé « Boudin » et je vous laisse à juger de l'ovation qui salua son entrée !

Entre temps de succulentes saucisses aux choux et au foie avaient été mises à la marmite, les pommes servirent de dessert et je vous laisse à penser que la soirée ne fut pas triste. Quant à Boudin, pensez-vous qu'il a entendu quelque chose ? En tout cas il a mangé sa large part de pommes ; il les aime tant ; il aime aussi le café bien sucré ; quant à Jobaine, il préfère la saucisse !

S'il n'y a pas lieu de féliciter Henri pour son Boudin, il ne faut, paraît-il, pas ménager les compliments à la sympathique cantinière qui s'est distinguée sous tous les rapports pour régaler les zizelettes.

Morale : Il ne faut pas vendre le boudin avant de l'avoir fabriqué.

26 octobre 1923. *Pierre Ozaire.*

Du tac au tac. — Un mauvais plaisant posa l'autre jour à une dame, en société, la question suivante :

— Quelle différence y a-t-il entre une femme et une glace ?

La dame chercha longtemps et finit par avouer qu'elle ne pouvait trouver la réponse.

— C'est, répliqua l'agresseur, qu'une femme parle sans réfléchir, et qu'une glace réfléchit sar parler,

— A mon tour, dit la dame. Sauriez-vous me dire, monsieur, quelle différence y a-t-il entre un homme et une glace ?

— Madame, je ne devine pas.

— Eh bien, c'est qu'une glace est polie et qu'un homme ne l'est pas toujours.

LE PÈRE SAMSON

VIII

On fit entrer l'ouvrier ambulant, qui ne laissa pas, malgré le plaisir qu'il en éprouvait, de faire quelques difficultés avant de s'asseoir à la table de la famille.

— Mais... n'êtes-vous pas le fils du père Samson ? demanda Auguste, le fils. Il me semble que j'ai acheté un couteau de vous à la foire de St Denis.

— Eh oui ! comment va-t-il, ce vieux père Samson ? Ça m'étonnait de ne plus le voir, lui, aussi régulier que les quatre saisons, ajouta le père.

— Pourquoi ne pas dire tout de suite que vous étiez le jeune Samson ? dit la mère.

Décidément le père Samson était fort connu et fort estimé de ces braves gens, car le rémouleur se trouva tout à coup sur un pied d'intimité tel qu'il aurait pu le désirer, s'il eût fréquenté la maison depuis trois semaines.

Le paysan est d'autant plus tenace dans ses souvenirs qu'il est en contact avec moins de monde. Il est rare qu'il oublie un bon ou un mauvais procédé même à un intervalle de plusieurs années. Il n'aime pas les inconnus, parce qu'il déteste la gêne Aussi se hâte-t-il de la déposer dès que le moindre prétexte se présente.

Cela explique pourquoi le fils de Samson, lorsque après le dîner il chargea sur ses épaules sa meule et son bagage pour continuer sa tournée, fut accompagné des vœux de toute la famille, ni plus ni moins qu'une ancienne connaissance.

Un paysan.

Le personnage que nous avons entrevu dans le chapitre précédent, le père de Thérèse et de Pauline, était un des types de cette classe si laborieuse et si utile que la démocratie moderne et les économistes ont baptisée du nom d' « agriculteurs », comme si le titre d, « hommes du pays » n'en disait pas dix fois davantage.

Son père était un propriétaire aisé, mais doué d'une nombreuse famille, ce qui avait singulièrement réduit la part de chaque héritier. Poussé par l'amour irrésistible de la propriété, qui est le fond caractéristique de tout paysan, notre homme n'eut dès lors plus qu'une pensée. Ce but de sa vie, cet idéal, si l'on veut, c'était un domaine. En vertu de l'axiome populaire que la meilleure jounée se faisait souvent en une nuit, il réussit à épouser une somme assez ronde, plus une femme dévouée et laborieuse. Ce qui, pour les uns, n'est que la couronne de l'édifice, en était pour lui la base. Que voulez-vous ? Il n'en savait pas davantage. Comme le Hans Joggi de Gotthelf, il acheta donc un domaine sur lequel il y avait, comme disent les agents d'affaires, beaucoup à faire. En effet, il dut rebâtir la ferme presque en entier, il dut extirper, défricher, labourer, enfin arroser ce sol appauvri d'autant de gouttes de sueur qu'ils purent en produire, sa femme et lui. C'est que d'abord il fallait vivre, et puis il y avait des intérêts à payer, car on pense bien qu'il n'avait pu payer le domaine au comptant. Enfin les choses se mirent à marcher tout doucement ; seulement le pauvre diable n'engraissait guère. Mais, à vrai dire, il s'en consolait facilement. Un paysan avec de l'embonpoint, c'est si rare !

Les années s'écoulèrent ainsi, tantôt bonnes, tantôt mauvaises, mais toujours laborieuses. Avec les années vinrent les enfants. Ceci réveilla l'appétit mal apaisé du paysan. Trois enfants pour un domaine si étroit ! Quelle sera la part de chacun ? De la terre ! de la terre ! criait le brave homme dans le délire de ses rêves.

On avait quelques économies, on vendit quelques pièces de bétail au comptant, qu'on remplaça par d'autres, achetées à crédit, on obtint un sursis pour les intérêts échus : par ces procédés le domaine s'arrondit, mais ma foi ! les dettes aussi. Le paysan croyait que tout allait pour le mieux. Il comptait sa fortune par chars de blé et de fourrage. Sa femme ne voyait que le linge qui emplissait peu à peu les armoires, et pourvu qu'il y eût des porcs à l'étable, des poules autour de la maison, des pommes de terre à la cave et une « chaîne » de toile dans le « clos » quand venait le printemps, elle s'estimait heureuse. Thérèse filait de la laine et tricotait des bas, Pauline cousait des chemises et des robes, Auguste élevait des moutons et des poulains ; nul ne comptait sur le quart d'heure de l'échéance. Il finit pourtant par arriver. Terrible quart d'heure !

Ce n'est pas que le paysan eût essuyé des pertes ou que le domaine ne rapportât pas son intérêt, mais la terre nouvellement acquise absorbait tous les profits et même au-delà, de sorte que le brave homme n'avait rien pour faire face aux nombreux paiements qui allaient échoir, rien que son fourrage et son bétail, dont la vente ne ferait que retarder la crise en l'aggravant, car son bétail, c'était son seul capital. Encore si les créanciers ne lui étaient pas tombés sur le corps tous à la fois ! Mais les créanciers sont comme les corbeaux ; ils flairent de loin et ils s'attirent l'un l'autre. Quand un homme est menacé, il circule autour de lui quelque chose de vague, d'insaisissable, qui échappe à la perception ordinaire, mais auquel l'homme d'argent ne se méprend pas. Il arrive alors, le Code à la place du cœur, et malheur à la victime !

Le paysan ne pouvait échapper à sa ruine présente ou prochaine que par un emprunt à longue échéance. Or dans ce moment les capitaux étaient rares, les conditions inabordables pour lui : on ne prêtait que sur hypothèque en premier rang et de double valeur. Il n'y fallait pas songer, et pourtant l'investiture s'avançait menaçante à l'horizon. L'investiture ! Que deviendraient alors les économies, les engrais, les sueurs absorbées par ce malheureux terrain ? Où seraient les belles espérances qui reposaient sur la verdure de ces prés et la luxuriante végétation de ces champs ? L'investiture ! Imaginez-vous le peintre auquel le marchand vient enlever son œuvre parce qu'il ne peut payer ses couleurs ? son œuvre de quatre ou cinq ans, qu'il n'a pas même le droit de signer !

L'aspect de la maison avait bien changé depuis le jour où le rémouleur y avait reçu l'hospitalité. Il est vrai qu'en une année il se passe bien des choses ! Thérèse et Pauline étaient toujours jeunes et jolies, mais la gaieté s'était envolée avec les dernières feuilles de l'automne ; le serin ne chantait plus ; la garde-robe avait cessé de reluire ; seule l'horloge continuait son impassible mouvement, image fidèle du va-et-vient des choses humaines.

La nuit venait de tomber. Les deux jeunes filles travaillaient près de la table à la lueur d'une chandelle. La mère épluchait des fèves sur le banc du fourneau. Auguste était encore à la fruiterie, où il était allé porter le lait, et le père était absent depuis le matin. Il s'était rendu à la ville, et on l'attendait à chaque instant. Tout était silencieux dans l'appartement. Personne n'avait envie de causer ; mais la mère tressaillait chaque fois qu'un bruit de pas se faisait entendre dans la rue.

— Il fait bien longtemps ! se disait-elle. Si seulement il apporte de bonnes nouvelles ! mon Dieu !

Et elle soupirait.

Ce fut Auguste qui rentra le premier.

— Il n'est pas revenu ? demanda-t-il.

— Non ! ça ne présage rien de bon.

Une longue pause s'ensuivit, jusqu'à ce qu'un pas bien connu retentit enfin devant la porte. C'était lui.

(A suivre.) **P. Sciobéret.**

ON RAFFINE

Dans « Comœdia », M. Jules Vera remarque que depuis quelque temps, le langage est devenu d'une insupportable préciosité, et il le regrette.

Les chaleurs sèches que nous subissons dans notre beau Midi ont certainement des effets déplorables. Elles compromettent notamment, et M. Chéron n'a pas l'air de s'en préoccuper, la récolte des escargots, qui ne sortent, on le sait, que par temps humide. La seule chose qui me console dans la persistance de cette température qui s'obstine à être sénégalienne, même en face du Mont-Blanc, c'est qu'elle ne permet plus de parler d'une « vague » de chaleur.

Finie la vague, pour cette année. Ça dure trop, pour une vague. On s'est remis à dire tout bonnement, à la française : « Il fait chaud ». Et ce n'est pas trop tôt.

Il règne, depuis quelque temps, une espèce de préciosité dans les termes qui est insupportable.

Il n'y a plus de tremblement de terre : rien que des secousses sismiques.

On n'ose plus parler de charrettes : il n'est question que de véhicules.

Les troupeaux n'existent plus : c'est le cheptel.

Des bœufs, des vaches ? Oh ! l'horreur ! Dites : des bovidés.

Nous n'avons plus ni perruquiers, ni barbiers, mais des salons de coiffure, lesquels sont même en train de disparaître devant la lavatory. J'ai vu à Tarascon le « Lavatory Jeanne d'Arc ». Qu'est-ce qu'on lui fera encore à Jeanne d'Arc ?

Il n'y a plus de nègres, mais que des hommes de couleur.

Cela est très curieux, mais ce n'est pas drôle. J'aime mieux l'argot, ma mie, j'aime mieux l'argot.

Royal Biograph. — Pour son nouveau programme, la Direction s'est assurée un des plus grands succès de la cinématographie américaine : « L'Homme fait sur mesure », splendide comédie humoristique en 4 actes, qui place définitivement au premier rang des artistes cinégraphiques le sympathique jeune premier américain Charles Ray. Au même programme : « Les dernières aventures de Kid Roberts », grand film d'aventures dramatiques et sportives en 3 actes avec l'élégant et sportif artiste Réginal Denny. A eux seuls ces deux films composent un programme absolument de tout premier ordre. A chaque représentation : le Ciné-Journal suisse, le Pathé-Revue et le Gaumont-Journal, films toujours très appréciés. — La Direction du Royal avise encore le public que son programme de cette semaine peut être vu par grands et petits. — Tous les jours, matinée à 3 h. et soirée à 8 h. 30. Dimanche 25, matinées à 2 h. 30 et à 4 h. 30.

L'Almanach Balthasar. — Trésor de Gaîté pour 1924. Editions Spès, Lausanne.

Si l'on doit acheter **l'Almanach Balthasar,** ce n'est pas seulement parce que le masque terrifiant qui en orne la couverture a été dessiné par le grand Böcklin lui-même. C'est aussi parce qu'en le lisant, on oubliera les malheurs du temps présent. Le lecteur y trouvera de nombreux morceaux composés par des humoristes connus, de joyeuses anecdotes, et, entre autres choses une « histoire de brigands » que des centaines d'enfants sauront bientôt par cœur. Et il y a de la gaîté jusque dans les annonces publiées par **l'Almanach Balthasar.** Ajoutons que celui-ci a été illustré par le charmant dessinateur Varé qui s'appelait jadis Hayward. Enfin, après l'avoir lu, on connaîtra le Secret du Temps (dont les Japonais étaient dépositaires depuis huit cents ans).

N'oubliez pas que la Teinturerie Lyonnaise

Lausanne (Chamblande) vous nettoie et teint aux meilleures conditions tous les vêtements défraîchis.

Pour la rédaction : J. Monnet.
J. Bron édit
Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron